

Mort, le féminisme?

Le féminisme est mort, tout le monde le dit. Les uns avec une satisfaction acerbe qu'ils n'essaient même pas de dissimuler, les unes avec une mélancolie typique de vieilles croyantes déçues, les autres sur le ton supposément neutre du constat politique.

Bien sûr, beaucoup de femmes répondent encore : «Non, je ne suis pas féministe... je déteste les étiquettes... j'écris (je chante, je pense) en tant qu'être humain, ce que je fais, je le jure, un homme pourrait le faire!» Et alors? Qu'y a-t-il de nouveau et de concluant dans le refus perpétuel de certaines femmes de se reconnaître féministes? Si elles préfèrent se démarquer du groupe des femmes pour s'identifier à la masse des humains asexués et supposément libres penseurs, ou à la notion abstraite de la femme universelle, c'est qu'elles pressentent le risque réel et les ruptures liés à une position féministe avouée. Alors elles protègent leurs propres «acquis» et confort, c'est compréhensible. Celles-là ne sont pas les pires, même si elles entonnent le refrain de la mort du féminisme.

D'elles, comme des évêques et de la droite, nos ennemis de toujours, comme des sceptiques bien-pensants de la gauche, ce discours n'étonne pas. Mais la morosité est contagieuse et voilà que des militantes d'hier y cèdent. Leur argument : il n'y a plus de groupes radicaux, ni d'analyse féministe, les nouveaux groupes de femmes se vouent à des services de première ligne et n'ont quasi aucune articulation politique - quand ils durent plus de quelques mois - donc leur travail est à long terme inutile puisqu'il ne vise pas à provoquer puis élargir la conscience féministe des femmes dans l'optique (radicale) d'un renversement du patriarcat. D'autre part, ajoutent-elles, la récupération du féminisme va très loin, c'est rendu que des journalistes macho prennent la défense des femmes, et que des revues vendent du féminisme comme d'autres du savon, etc.

Ce diagnostic pessimiste, nous ne l'endossons pas. Parce que nous comprenons les choses autrement: là où elles voient la déficience organisationnelle du mouvement, c'est-à-dire le manque de groupes «politiques», le peu de recherche théorique effectuée et publiée, la rareté de grandes mobilisations comme dans les



années 70, nous constatons plutôt un déploiement tentaculaire à la fois du discours et de la pratique féministe. Pour nous cette «décentralisation» est positive, surtout qu'elle se double d'un approfondissement de certains débats «privés».

Il y a dix ans, les féministes étaient sans doute plus facilement repérables. Localisées surtout à Montréal, d'origine plutôt bourgeoise, minoritaires et volubiles, nous développons des analyses à diffusion restreinte et, quand nous posions des gestes d'éclat, les médias traditionnels en rendaient compte, peu et mal, aux autres femmes, à la majorité. Effectivement, un certain féminisme «d'avant-garde» et plus provocant n'existe plus, mais le nombre des groupes autonomes de femmes - créés dans les années 70 pour lutter contre l'oppression patriarcale en dehors des institutions syndicales ou politiques - a-t-il vraiment dégingolé? Qui comptons-nous au juste?

Et si le réflexe même de compter les têtes de pipe était trompeur, et dangereuse cette manie - fréquente chez les féministes comme dans la gauche en général - de compter nos morts sans arrêt (combien de groupes, revues, projets ont-ils «floppé» depuis 75?)? Au lieu de regarder aussi en dehors du

«mouvement» pour voir la réalité comme elle est. Contre ces bilans comptables et complaisants, nous disons, nous, que le féminisme est partout, que le «virus» féministe se propage, que la lutte fondamentale a progressé.

Ce n'est pas qu'un «feeling»: partout nous voyons les marques de cette infiltration des mentalités et du système politico-économique - même si par définition les effets d'un travail de sape sont d'abord imperceptibles. On nous accusera de positivisme aigu, de triomphalisme aveugle, pire, de naïveté. On nous dira que nous perdons nos acquis de travailleuses salariées, que nos droits à la sexualité et à la maternité sans contrainte sont menacés, qu'en vieillissant nous nous appauvrissons plus vite que les hommes, etc. Ce sera exact. Mais, en même temps, nous dénonçons haut et fort ces pertes d'acquis, nous continuons de nous organiser, nous refusons de tomber plus bas et, dans certains cas, nous avançons carrément - et ce dans tous les lieux ordinaires de nos vies.

Ces lieux sont multiples. Quand les femmes du Regroupement pour le socialisme s'opposent aux hommes sur la question pour elles

(A SUIVRE p.70)

(SUITE DE p.5)

fondamentale du salaire au travail ménager, quand des femmes de l'Outaouais ou d'ailleurs montent spontanément une action gagnante contre un pornographe local, quand des femmes de l'AFEAS, de la FFG, des syndicats et des groupes font coalition pour imposer un débat public sur la pornographie (autour de First Choice), quand de plus en plus de femmes adhèrent aux comités de condition féminine des syndicats, quand des femmes de la JOC¹ affirment vouloir prendre plus de pouvoir, en tant que femmes et féministes, dans les organisations ouvrières chrétiennes, quand des femmes catholiques dénoncent le sexisme de l'Église, quand d'autres femmes mijotent un projet de regroupement ou de représentation politique des femmes en vue des prochaines élections québécoises, quand les groupes d'action locaux se multiplient au rythme d'une vingtaine par an, et alors que le Forum économique du CSF vient de réunir plus de 1 000 Québécoises, comment parler de démobilitation réelle?

Il faut avouer que le climat politique général n'est pas très rigolo. En voyant Bourassa habilement réhabilité, on se dit que même la droite a mal à ses leaders. Quant à la gauche, elle s'ennuie bruyamment d'elle-même et de son passé glorieux. Certes, il y a un trou à la gauche du PQ, et une absence cruelle d'un projet de société généreux et stimulant. Mais, fidèle à son vieux fond de masochisme bien C-F,² l'intelligentsia québécoise refait la même lecture de son bulletin de santé, incapable dirait-on d'adapter son analyse à une situation profondément modifiée.

Nous, féministes, ne devrions pas tomber dans le même panneau et conclure trop vite à une démobilitation des femmes plus apparente que réelle. Qu'est-ce qui importe, au fond? Que très peu de femmes expriment des idées, visiblement, comme il y a dix ans? Ou que beaucoup de femmes agissent dans le sens de ces mêmes idées, «invisiblement»? Que la lutte obéisse aux règles traditionnelles du combat politique, nommée, exclusive, centralisée? Ou qu'elle se poursuive sous des formes jusqu'ici insoupçonnées, s'adaptant à des conditions nouvelles, polymorphe et parfois anarchique? Voulons-nous un féminisme d'idées ou un féminisme d'action(s)? Ou plutôt, en l'absence relative du premier, allons-nous dédaigner l'autre?

Pour nous, à **La Vie en rose**, les résultats importent. Pragmatiques, nous *voulons* considérer comme positive la dissémination des idées féministes. Et c'est en pensant à toutes les femmes combattives et vigilantes, qui ne se disent pas forcément féministes, que nous voulons imaginer **La Vie en rose** comme un outil souple, capable de refléter le pluralisme, la diversité et la richesse du mouvement des femmes d'ici. Nous refusons l'image triste,

défensive, défaitiste qu'on veut donner de nous, les féministes. Nous lui opposons cette image d'un *continuum*, d'un courant continu à travers les siècles de courage féminin et d'interventions féministes, en laquelle toutes et chacune peuvent se reconnaître, radicales ou modérées, lesbiennes ou hétérosexuelles, quels que soient leur passé, leurs conditions de vie, leur peur instinctive de la rupture féministe, leur crainte inculquée des «étiquettes» si dégradantes. Toutes, à partir du moment où leur démarche personnelle fait progresser la condition des autres.

Nous voulons aussi, par cette image de continuum, dissiper la confusion qui perdure à l'égard de **La Vie en rose**. Probablement parce que nous sommes le seul magazine d'information féministe et autonome produit au Québec, nous nous sentons coincées depuis le début entre, d'une part, les attentes démesurées de féministes radicales insatisfaites du peu de théorie féministe publié dans nos pages (Où est le radicalisme du mouvement lui-même? Où sont ces radicales qui pensent, écrivent et développent ici des théories originales? Leurs textes sont les bienvenus) et, d'autre part, l'indulgence souvent trop grande de la majorité de nos lectrices, peut-être trop heureuses de ce «ballon d'oxygène» pour critiquer à fond nos lacunes de journalistes et nos erreurs de jugement.

Nous aimerions de celles-ci plus d'exigences, de celles-là plus de collaboration. Puisque nous croyons, nous, à la nécessité d'une revue féministe pluraliste, ouverte, aussi souple que le mouvement souterrain dessiné par toutes les femmes en lutte quelque part.

LVR

1/ Jeunesse ouvrière catholique.
2/ Canadien-français



Université de Montréal
Faculté de l'éducation
permanente

**Madeleine
Parent**

**Léa
Roback**

**Danielle
Dionne**

3 organisatrices
et militantes
parleront de

LUTTES SYNDICALES DES FEMMES

LIEU:

Université de Montréal
Pavillon Principal
Entrée Z-1

TÉL.:

343-6090

DATES:

jeudi 24 novembre,
1^{er} et 8 décembre

FRAIS:

20\$ pour la série
de 3 conférences

INSCRIPTION:

en personne
le premier soir